

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Une fois Novembre arrivé, et la Toussaint passée, Paris reprend sa physionomie et son mouvement habituels. C'est la dernière limite accordée aux retardataires, qui viennent définitivement prendre leurs quartiers d'hiver. Les installations particulières confortablement établies, chaque maîtresse de maison lance son mot d'ordre, indiquant le jour et le soir où *M<sup>me</sup> X... restera chez elle*. Puis on lunche et l'on prend le thé entre intimes, histoire de se remettre au courant de la vie parisienne, que l'on a eu le temps d'oublier pendant quatre mois, et de se raconter mutuellement ses impressions de voyage !

Les réunions de ce genre sont certainement les plus agréables de la saison, non seulement parce que ce sont les premières et qu'on a un véritable plaisir à se revoir, mais aussi et surtout pour cette raison, que personne n'a encore eu le temps de perdre cette petite pointe de bonhomie aimable que le Parisien sait si bien prendre à la campagne ! Les relations sont empreintes d'une rondeur charmante et la conversation revêt ce tour piquant et original, cette allure si française qu'on est loin de retrouver dans les réceptions plus cérémonieuses.

A ces petites réunions, un goût exquis préside aux toilettes féminines ; c'est là qu'il faut vraiment se montrer Parisienne, tout en s'habillant avec une simplicité relative. La coquetterie, à vrai dire, ne perd aucun de ses droits, et chacune, dans sa sphère, tire le meilleur parti de la situation. Les robes ne sont pas décolletées, mais savamment ouvertes sur les plus ravissants fichus du monde ; puis les plumes, les perles, les nœuds, les dentelles, viennent apporter leur contingent de grâce et de séduction.

A ce point de vue, il y aura profit pour vous, chères lectrices, à passer en revue toutes les jolies combinaisons que la mode actuelle a trouvées pour servir de complément élégant à nos toilettes. Nous supposons même, si vous le voulez bien, que nous avons

un choix sérieux à faire en vue d'une de ces réunions du soir : cette idée nous servira de point de départ en même temps que de but.

Deux nouveaux fichus se présentent immédiatement à nous : ce sont des *Charlotte Corday*. L'un, en crêpe lisse blanc et d'une grâce exquise, est entouré de deux rangs de plissé en pareil ; il est légèrement drapé au milieu, derrière, puis fixé dans le haut, et aux deux extrémités croisées sur la poitrine, par des nœuds de velours noir. — L'autre, en tissu *Pénélope*, armure extrêmement délicate, est garni d'entre-deux et de dentelles en application avec des plissés en crêpe lisse à l'intérieur. Ce dernier fichu existe en toutes nuances. Quoique plus élégant, il me plaît moins que l'autre.

Dans cette même forme, nous avons vu des fichus en dentelle espagnole, tout ruisselants de jais (noir ou blanc), ou couverts de perles d'acier ; au lieu de nœuds de velours noir, on attache ces fichus avec des rubans de couleur, en ayant soin d'en réserver pour les cheveux disposés en catogan. Une toilette est complètement transformée par l'addition d'un de ces fichus. — Des sous-manches en crêpe lisse plissé, recouverts au besoin de dentelle perlée ou garnis de nœuds de rubans, ajoutent encore au gracieux effet des fichus.

Les colliers et parures couverts en plumes grises, noires, ou même blanches, mélangés aux dentelles et aux plissés de foulard, noir, blanc, ou de couleur, sont des merveilles de

goût et d'élégance. Ajoutons que rien n'est plus seyant.

Dans un ordre d'idées plus simple, je rappellerai que les jolies cravates dont le choix est si varié aujourd'hui suffisent à elles seules pour donner un tour vraiment élégant à la robe la plus modeste. La dernière nouveauté, dans ce genre, est la cravate en crêpe lisse blanc, à bouts garnis de petits plis et encadrés de plissés. L'effet de cette cravate, entourant une ruche double de plissés en crêpe lisse, est des plus doux à l'œil : quelque chose



P. N° 230. — TOILETTE DE VILLE.

comme un nuage idéal, d'une blancheur tout à fait immaculée.

Citons encore quelques jolies cravates : les unes en mousseline très fine et valenciennes, d'autres en batiste et guipure d'Irlande ; d'autres encore, en soie, à bouts brodés à jour ou garnies de dentelles, et dont la première apparition remonte à quelque temps déjà.

Dans les toilettes du soir dont nous nous occupons, il importe de remarquer que la grâce de l'ensemble provient, en grande partie, de l'élégance des accessoires ; c'est sur ceux-ci que se porte toute l'attention : aussi les bijoux de fantaisie jouent-ils, dans les circonstances actuelles, un rôle assez important. C'est le moment d'exhiber les bijoux normands, les cailloux du Rhin, les croix bretonnes, les parures en bois durci ou en jais. Pour ces dernières, il est une nouveauté qui consiste à mélanger le jais avec des pierres précieuses : émeraudes, rubis, grenats, etc. ; rien n'est joli comme ces bijoux, dont les mille facettes lancent un éclat sombre que fait valoir le feu des lumières.

N'oublions pas de mentionner, en passant, les ceintures et aumonières perlées, qui ajoutent un charme de plus aux toilettes d'aujourd'hui.

Enfin, — détail plus intime, — constatons que le bas de soie, le bas de fil d'Ecosse, tout au moins, est tout à fait de gueur le soir. Impossible d'en porter d'autres avec le soulier Louis XV. Cette chaussure mignonne et aristocratique est le dernier mot de l'élégance, établie en peau, en satin ou en velours, à plusieurs barrettes ornées de perles, de dentelles et de nœuds. Rien de plus gracieux et qui fasse mieux valoir un joli pied.

Puisque nous entrons dans la saison des réunions de tout genre, — réceptions intimes ou grandioses, ainsi que les nommait M<sup>me</sup> de Girardin, — permettez-moi, mesdames, de rappeler ici une règle fondamentale de bienséance. Il est de toute obligation, pour une maîtresse de maison, de s'habiller de façon à n'éclipser personne, et même à passer inaperçue au milieu de ses invitées ; sa toilette est nécessairement simple et de couleur sombre. Par contre, il serait du plus mauvais goût et du dernier ridicule, pour ces dernières, de paraître en négligé ; leur devoir est de faire honneur aux maîtres du logis en se montrant en toilette aussi élégante que le permet leur position.

Voici quelques costumes habillés qui pourront servir de types :

Jupon à traîne, en faille gros bleu, monté derrière par le large pli creux dit à la *Bulgare*, garni devant de sept volants plissés très fins. — Tablier en crêpe de Chine bleu pâle, présentant l'aspect d'un châle. Les deux pointes, drapées et réunies en un large nœud sur le quadruple pli du jupon, retombent ensuite en deux longs bouts flottants. Une frange grillée en suit tous les bords. — Corsage cuirasse sans garniture, ouvert en châle par un fichu *Charlotte Corday* en crêpe de Chine, semblable au tablier, et garni de franges comme lui. Des nœuds de faille bleue ornent le fichu devant et derrière. Draperie écharpe en crêpe de Chine, entourant la manche à double cornet.

Autre costume. — Jupon à traîne unie, en velours noir, monté par de larges plis derrière. — Cuirasse et tablier en sicilienne noire, tout rayés de galons souples et perlés de jais, puis terminés par une frange en soie et perles. Manches de velours fermées dans le bas par des boutons de jais très petits. Large nœud de ruban rouge, à bouts flottants, nouant et fixant le tablier. — Fichu en crêpe lisse blanc et nœuds rouges. Même ruban et même couleur pour le catogan.

Il est bon de noter, en passant, que la couleur rouge revient sur l'eau, elle est patronnée par quelques femmes du grand monde, qui ne se font pas faute de la porter, même au théâtre.

Décrivons encore une robe en faille gris perle. — Jupon à traîne, monté à gros plis derrière, coulissé devant et coupé par des galons perlés d'acier bleuté. — Corsage cuirasse uni et cote de mailles en dentelle espagnole brodée d'acier bruni ; dentelle assortie aux bords. Les manches du corsage gris perle ne sont pas

recouvertes. D'une élégance achevée, cet ensemble présente, en même temps, une grande simplicité d'allure.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 230.

**TOILETTE DE VILLE.** — Costume en vigogne marron. — Jupon à traîne, garni devant de plis plats disposés en biais et comme nattés, que rayent des bandes de marmotte. Derrière, hauts volants froncés, dont la tête est fixée par des bandes de marmotte et que terminent des plissés très fins. — Corsage à basques plates devant, coupées carrément sur les hanches, puis entourées de plissés et de marmotte. Par derrière, le postillon, assez long, est garni de volants et de plissés. Manches duchesse, avec plissés et nœuds de ruban. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre, garni de velours marron, de plumes assorties et de roses rouges.

G. N° 464.

**TOILETTE DEMI-HABILÉE.** — 1. Jupon en faille noire, à traîne peu sensible et unie, garni devant d'un volant froncé surmonté d'un plissé et d'un bouillonné coupé par des biais lisérés. — Polonaise en cheviot grisaille formant un tablier carré du bas, garni de boutons de fantaisie. Un col en faille noire, à triples pointes lisérées, orne le haut du corsage. Les manches, entourées dans le haut de crevés en faille, se terminent par trois revers superposés, en faille également. — Chapeau *Angot*, en feutre noir, garni de roses en dessous.

2. Même toilette vue de dos. — Le milieu de la polonaise est garni, dans toute sa longueur, de boutons et de boutons et se ferme de cette façon la jupe est relevée en dessous par trois attaches.

G. N° 470.

1. Chapeau en velours noir. Calotte ronde ; large passe, relevée devant, garnie d'une guirlande de feuillage noir avec rose blanche. Plume d'autruche blanche autour de la calotte. Nœud de ruban blanc derrière.

2. Chapeau à fond mou, en faille bleu clair, garni de velours bleu plus foncé. Nœuds et roses pâles. Bords ruchés et blondes en dessous.

3. Chapeau genre *Angot*, en velours marron. Pyramide de coques de faille assortie, posée contre la calotte avec une grande plume blanche. Sous la passe, relevée devant, nœud de faille et de velours. Coquillé de valenciennes, servant de nid à un gentil colibri.

4. Bonnet du matin, genre *Charlotte Corday*. Le fond est en mousseline unie ; les bords, légèrement plissés, sont en mousseline brodée. Une barbe en mousseline brodée forme le milieu de la coiffure, avec des nœuds de velours noir, pour retomber ensuite en longue pointe. Un velours noir entoure la calotte en soutenant la barbe, et se noue négligemment derrière avec un bout flottant.

5. Fichu ouvert, en dentelle blanche, ruché et plissé. Le fichu, qui forme barbes-rabat devant, est garni de nœuds de ruban bleu.

6. Col en toile brodée, montant par un ruché, plat et carré pour rabattre.

7. Manche assortie au col n° 6, avec poignet plat et ruche au bord en toile brodée.

8. Col rabattu en toile, à coins dentelés, entouré de malines.

9. Sous-manche assortie.

#### Description de la planche coloriée n° 1176.

1. **TOILETTE DE DINER.** — Jupon à traîne en soie grise, entouré de trois plissés en gaze bleue, ou rayée bleu et gris, le bleu formant alors la partie saillante. Le devant est encadré d'une ruche à la vieille, faite avec cette même gaze, et coupant les trois plissés qui garnissent le bas des devants. Seconde jupe en gaze semblable, relevée devant par de nombreux plis, terminée par une ruche à la vieille et une frange grelot assortie. Cette même garniture entoure le reste de la seconde jupe, ouverte sur le tablier. — Corsage en gaze doublée de soie grise, avec basques fendues derrière en deux pointes entourées de franges grelot. Des draperies en gaze, coupées en biais et plissés très près, ornent le corsage sous forme de bretelles. Manches à crevés sur le dessus, terminées par une ruche à la vieille et un plissé. — Lingerie ouverte en malines plissée.

2. ROBE DE CHAMBRE en cachemire lie de vin et soie plus claire. — Le devant en soie est tout droit et fait plastron. Le cachemire (forme princesse) l'encadre d'un bord crénelé, s'ouvrant sur des soufflets en soie plissée; cette garniture suit également les bords inférieurs de la traîne en cachemire. Poches à bords ruchés et nœuds de ruban de nuance claire. Parements crénelés sur le bas des manches et nœuds de ruban. — Colletette ruchée en cachemire à bords crénelés; nœud de ruban assorti au cachemire. — Coiffure en dentelles de Bruges et ruban assorti à la toilette. — La lingerie est en rapport avec la coiffure.

### ECHOS DE LA MODE

Les bijoux nouveaux commencent à se montrer à profusion. Voici ceux qu'un de nos confrères a remarqués au Théâtre-Italien :

« Ce sont, dit-il, des parures de saphirs, d'émeraudes, de rubis, de diamants sertis de jais taillé à mille facettes. Les plus jolies sont celles qui sont composées avec des rubis ou des saphirs.

« La marquise de C... en portait une — collier, bracelet et boucles d'oreilles — formée de feuilles de chêne en jais, avec un saphir au centre taillé en forme de petit gland. Impossible de trouver un bijou qui fasse mieux valoir une peau blanche et qui soit d'une plus sûre élégance. »

★  
★

Parmi les toilettes remarquées à Esclimont et à Rambouillet, en voici trois charmantes portées par la duchesse de La Rochefoucauld-Bisaaccia :

Costume de chasse Louis XVI en drap vert bouteille. La jupe en faille et drap; l'habit à grands revers avec boutons d'or armoriés.

Les armes de La Rochefoucauld sont : burellé d'argent et d'azur, de dix pièces à trois chevrons de gueules, brochant sur le tout. La devise est : *Mon plaisir!* Grand feutre Fontainebleau avec cette devise en agrafe et un lophophore bleu et vert aux ailes dépliées.

Au dîner, suivi du petit bal intime, une robe de satin et tulle saphir, légèrement poudrée d'argent, la traîne drapée comme par M<sup>me</sup> Le Brun; guirlande de grosses roses couleur chair jetée à la Marie-Antoine sur la jupe. Corsage prenant les hanches, en satin saphir, avec girandoles de saphirs et diamants, mêlées de roses couleur chair.

Enfin, à Rambouillet, chez la duchesse de La Trémouille, une robe de tulle blanc lamée d'argent et rayée de bandes de satin blanc; frange de raisins noirs et roses princesse, fleurissant la jupe; corsage Hébé, traversé d'un grand cordon de raisins noirs et de roses.

Très-originaux aussi, et d'une forme exquise, le fourreau de la comtesse de Trédern, en velouté blanc, moulé absolument sur le corps.

★  
★

Des présents nombreux ont été faits au nouveau-né de la maison d'Angleterre; parmi les plus jolis, la *Vie Parisienne* cite un petit service à son usage particulier, composé d'un poëlon en vermeil, d'une assiette, d'une cuiller, d'un gobelet du même métal, aux armes d'Angleterre et au chiffre du royal bébé.

Un berceau de filigrane d'argent, doublé de taffetas incarnadin; des rideaux de même couleur, voilés de dentelle blanche, retombent d'une flèche admirablement ciselée, et dont l'extrémité étale, au milieu d'un gros nœud incarnadin, une délicieuse tête d'amour ou d'ange bouffi.

La plus jeune de ses tantes a brodé, pour le noble rejeton, une couverture de satin blanc d'où les roses semblent éclore, tant le relief a été bien obtenu par la brodeuse.

L. S.

### CAUSERIE

A tout seigneur tout honneur! La formule est vieille, mais elle daterait seulement d'hier et aurait été faite tout exprès pour le prince de Galles qu'elle n'en serait ni plus ni moins de circonstance. Le seigneur dont il s'agit n'est autre, en effet, que l'héritier présomptif du trône d'Angleterre, et les honneurs de la France, où il est venu chasser en compagnie de la princesse, lui ont été faits par les plus hautes personnalités du monde aristocratique. Son séjour n'a été qu'une longue suite de fêtes, de réceptions, de parties de chasse, parmi lesquelles nous nous contenterons de citer le déjeuner qui lui a été offert à l'Élysée, chez le maréchal de Mac-Mahon et la duchesse de Magenta.

Après ce déjeuner, où l'on a beaucoup remarqué le surtout de table garni de violettes et de roses blanches, l'hôte du président de la République est allé chasser avec lui dans les *tirés* de Marly. Là, il a manifesté le désir que le gibier qu'il avait abattu fût distribué aux hôpitaux de Saint-Germain et de Versailles. Inutile d'ajouter qu'on s'est empressé de faire droit à cette bonne pensée, qui n'eût pu venir à un simple mortel: il faut être au moins demi-dieu, sinon dieu tout entier, pour pouvoir exercer ses talents cynégétiques sur une aussi grande échelle.

Pendant cette journée, le prince de Galles a remémoré un fait curieux qui lui a été conté lors de son voyage en Amérique, et qui fait à la fois honneur à la famille du maréchal et à celle du vicomte d'Harcourt, un des invités du président à cette réunion.

A l'époque où nombre des membres de la jeune noblesse de France se rendit en Amérique à la suite du marquis de Lafayette, la frégate *l'Aigle*, qui les portait, avait à son bord deux millions cinq cent mille francs adressés au comte de Rochambeau pour la solde des troupes françaises. *L'Aigle*, poursuivie par les Anglais à l'embouchure de la Delaware, s'empressa de déposer les tonnes d'or dans une chaloupe montée par quelques jeunes gentilshommes chargés de la défendre. Un vif combat s'engagea avec un détachement de l'armée anglaise, et l'un de ces gentilshommes, le marquis Charles de Mac-Mahon, oncle du maréchal, qui faisait partie du convoi avec MM. de Broglie, de Lauzun, d'Harcourt, de Lamette, ayant fait couler les tonnes dans une crique, elles échappèrent ainsi à l'ennemi, qui renonça à sa poursuite. Le lendemain, l'or fut repêché par les soins de M. de Mac-Mahon et reporté au général en chef, qui put, grâce à lui, solder les troupes.

A propos de souvenirs historiques, la colonne Vendôme, est à la veille de renaître de ses ruines, car il ne reste plus guère à poser que la statue qui doit en couronner le sommet. Le Bachaumont du *Sport* a recueilli, à ce sujet, quelques détails assez intéressants.

Après bien des pourparlers, paraît-il, il a été décidé que la statue qui serait rétablie représenterait Napoléon I<sup>er</sup> sous le costume traditionnel avec lequel il a gagné les batailles qui figurent sur le monument, c'est-à-dire portant la redingote grise et le petit chapeau. La statue de Napoléon en empereur romain, si fatale à la colonne, — puisque, abattue une première fois en 1814 par les ordres du général prussien Sacken, elle l'a été de nouveau par la Commune en 1871, — a été reléguée, à juste titre, au musée des Antiques.

Un souvenir non moins curieux se rattache à la statue qui surmonte la colonne élevée à la gloire des armées du premier Empire. Dans le modèle primitif, abattu en 1814, Napoléon tenait à la main une statuette représentant une *Victoire ailée*. Dévissée du globe qu'elle surmontait, perdue dans la bagarre de l'opération, elle fut trouvée, le 13 avril 1814, par un ouvrier qui la vendit 4 francs à un marchand de vins de la rue Saint-Honoré. Alarmé bientôt de la possession d'un tel objet, celui-ci en opéra le dépôt à la préfecture de police, et là, dédaignée comme un symbole inutile

et gênant, la statuette fut oubliée dans les fouillis des magasins. Un beau jour, elle fut vendue sans le moindre égard, dans un lot de vieilles ferrailles, à un marchand brocanteur du quai de la Tournelle.

Un curieux la déterra là, et comme cette *Victoire ailée*, œuvre de Chaudet, avait une certaine valeur artistique en dehors des souvenirs qu'elle rappelait, il s'empressa de l'acheter quelque chose comme une dizaine de francs. L'Empire restauré avec Napoléon III, notre acquéreur offrit sa statuette à l'empereur, qui la lui payait aussitôt deux mille francs, et la *Victoire ailée* fut placée dans le cabinet du souverain, aux Tuileries, au milieu d'un grand nombre d'autres objets précieux.

Quand, cédant à une inspiration peu heureuse, l'empereur fit changer la statue du fondateur de sa dynastie, qui s'élevait au sommet de la colonne dans le costume consacré par la légende, contre l'image de Napoléon en César romain, la *Victoire ailée* émigra des Tuileries dans la main du héros de bronze.

Maintenant, n'est-il pas naturel de se demander ce qu'est devenue cette statuette après la destruction commandée par la Commune ? Il serait piquant de savoir quelles vicissitudes elle a encore rencontrées après toutes celles qu'elle avait déjà éprouvées.

Mais laissons là les hauts faits de la Commune, et revenons à nos châteaux.

Savez-vous comment les châtelaines emploient les jours de pluie, aujourd'hui qu'il est du meilleur ton de prolonger la villégiature jusqu'en décembre ? — D'abord, elles ont inventé un nouveau jeu de salon, pour lequel on a toutes les lettres de l'alphabet, écrites ou imprimées sur vélin, répétées jusqu'à dix fois. On se réunit autour de la table, puis on jette les dix alphabets dans une corbeille qu'on agite très fort. Lorsque les lettres sont bien mêlées, on en distribue une quantité indéterminée à chaque joueur, qui est tenu de former, avec ce qu'il a reçu en partage, un ou plusieurs mots, d'où les fautes d'orthographe doivent être sévèrement exclues. Quand on est parvenu à faire un mot, — et Dieu sait avec quelles difficultés, le plus souvent ! — on tâche d'assembler des phrases avec ses voisins, ce qui produit quelquefois des choses fort drôles et fort amusantes.

L'autre jour, une dame avait fait : « Je rêve. » Le monsieur qui la suivait n'avait pu trouver que : « De moi. » Et la dame qui venait ensuite avait : « Pourquoi ? »

Celui qui a offensé la grammaire, ou qui a été impuissant à faire un mot, donne un gage.

Ce jeu est souvent préféré aux cartes, d'autant que quelques châtelaines ont imaginé d'enluminer, d'enguirlander, de diversifier les alphabets de mille manières. Celles qui ont quelque talent et quelque originalité ont fait, en ce genre, de vrais petits chefs-d'œuvre fort agréables à considérer, tout en arrangeant son mot, et qui, maintes fois, ont donné des idées au joueur.

Une autre innovation, à propos de lettres, vient de voir le jour. La mode, qui ne sait comment s'ingénier en fait d'excentricités, a imaginé pour cet hiver des robes dont la double jupe est ornée sur le côté des initiales de la personne qui les porte. Ces initiales étant brochées dans le tissu même, il faut les commander *ad hoc*, ce qui donne une valeur toute spéciale à cet ornement bizarre. Voilà la marque rétablie pour le bon motif.

Un joli mot d'enfant pour finir.

On monte l'escalier. Les marches en sont très hautes, et Bébé, avec ses petites jambes, a toutes les peines du monde à opérer l'ascension.

Son père le pousse par derrière tout en lui répétant :

— Allons !... Courage donc !... courage !

— Mais, papa, soupire à la fin Bébé hors d'haleine, *je courage tant que je peux !*

Ludovic SAUVEUR.

## LA MODE A VENISE EN 1570 (1)

... Le grand classique du seizième siècle en fait d'accoutrement, l'autorité reconnue, c'est Cesare Vecellio ; il ne se borne pas à dessiner en un trait irrécusable ce qui existait de son temps, il le raconte, puisqu'il accompagne ses gravures de *raggiamenti* relativement détaillés et en tout cas irréfutables ; car on sait qu'en ces sortes de choses, il n'y a tel que les peintres pour voir et bien voir. Il est peut-être le seul qui nous fasse entrevoir les mœurs des patriciennes. Voici ce qu'il nous dit de l'éducation des jeunes filles vers 1570 :

« Le mode d'éducation des jeunes filles nobles, à Venise, est chose à noter : elles sont si bien gardées et surveillées dans la maison paternelle qu'on peut dire que même les parents les plus proches ne parviennent point à les voir. Il faut dire aussi que beaucoup d'entre elles se conformant, jusqu'au jour de leur mariage, à la soumission absolue à la volonté de leurs parents, ne portent jamais un bijou, et quand elles sont déjà grandelettes (*grandicelle*), elles ne mettent presque jamais le pied dehors sinon pour aller à l'église : dans ce cas, elles portent sur la tête un voile de soie blanche qu'elles appellent « *fazzuolo*, » voile assez ample, avec lequel elles se couvrent le visage et la poitrine. Parfois, elles portent quelques petits ornements de perles ou colliers d'or de très mince valeur. Parvenues tout à fait à l'âge de femme, elles restent encore vêtues de noir avec une étoffe appelée *cappa*, de soie très fine, très ample, fixée derrière et à l'aide de laquelle elles se couvrent le visage. On ne les voit pas, mais elles peuvent voir. Quant aux nobles et aux filles de grandes familles, elles vont bien rarement hors de chez elles, sauf les jours de grandes fêtes. »

Vecellio établit une grande différence entre les mœurs des jeunes filles et celles des femmes mariées.

« Dès qu'elles sont mariées, elles prennent un maître de ballet, apprennent les révérences et se vouent dès lors aux mains des femmes pour la toilette. Elles laissent pendre leurs cheveux sur les épaules. »

On a beau lire ce qui nous reste du seizième siècle à Venise, compiler des manuscrits, étudier les gravures du temps, le côté intellectuel de la femme noble s'échappe toujours ; il n'est jamais question que de fêtes et de toilettes.

Quand Vecellio parle des *gentildonne* qui accompagnent leurs maris en mission en Terre-Ferme, dans les « *regimenti e governi*, » il parle encore et toujours de leur magnificence de parure, de leur recherche, des soins qu'elles prennent de leur personne, du temps qu'elles passent à se parer et se composer chaque jour de nouvelles coiffures. La seule occasion dans laquelle il décrit une scène d'intérieur révèle un fait (devenu banal aujourd'hui, car tous les historiens l'ont commenté), mais qui a véritablement son importance : c'est celui du soin que mettaient les patriciennes à se *blondir* les cheveux, qu'elles teignaient d'une substance dont les auteurs des *Femmes blondes* ont donné la recette.

C'était, pour elles, une sorte de supplice que cette teinture quotidienne qui explique les belles teintes dorées des Vierges du Titien et de ses héroïnes. C'est là leur unique souci, leur grand art ; il semble qu'avant d'être épouses et mères elles soient femmes, et femmes coquettes.

« Voyez-les plantées et prenant racine sur leur balcon tant que

(1) Les détails qu'on va lire sont empruntés à un très curieux volume de M. Charles Yriarte, *la Vie d'un patricien de Venise au XVI<sup>e</sup> siècle*, publié chez l'éditeur Henri Plon, 8, rue Garancière. Par le fragment que nous en extrayons, on jugera de l'intérêt des détails qu'il contient sur tout ce qui se rattache aux mœurs, encore si peu connues, des grands seigneurs et des nobles dames de Venise.

rayonne le soleil ! Elles se peignent, elles se mirent, et puis elles se tiennent là trois heures à se sécher la tête. »

Par quelques chroniqueurs du temps, on sait que, même à Venise, les femmes s'inquiètent des modes de France. Il y a, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une habitude très curieuse qui est bien spéciale à cette ville.

Dans le quartier dit de la *Merceria*, dans cette petite rue tumultueuse qui s'ouvre sous l'horloge de Saint-Marc et conduit au Rialto, un industriel du temps étale à sa devanture une poupée grande comme nature, habillée à la dernière mode de la Cour de France. Quand le vertugadin s'amplifie ou au contraire se rétrécit; quand les collerettes s'allongent, le sein se découvre ou se voile davantage; quand la manche à crevés de satin devient ou plus serrée ou plus bouffante à la cour de Valois, la poupée suit la mode et tient compte de tout changement qui se produit. C'est la grande affaire à chaque saison nouvelle; c'est le Moniteur officiel des chiffons, et les élégantes de Venise, de tous les points de la ville, viennent consulter la poupée. Il est inutile de dire que chacun interprète la mode à sa façon, et que la Vénitienne garde, en imitant les Parisiennes d'alors, son goût de terroir et son accent génial.

C'est le jour de la *Sensa* (l'Ascension) que la poupée change son costume; et, au retour des fiançailles du doge avec l'Adriatique, on se presse dans l'étroite ruelle pour voir la nouvelle poupée...

Charles YRIARTE.

## LA CHASSOMANIE

Notre bonne fortune de bibliophile nous a mis dans la main un petit livre assez curieux. Son titre donne déjà une idée de ce qu'il contient de singulier :

LA CHASSOMANIE ou l'Ouverture du « *Jeune Henry* », mise en action par M. Augustin X..., musique introductive arrangée par M. Lanusse; (représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Salle des Jeux gymniques, Porte-Saint-Martin, le lundi 24 janvier 1810).

Le *Jeune Henry*, opéra-comique de Méhul, avait été donné quelque dix ans auparavant et sa destinée fut vraiment singulière, on peut même dire unique. L'ouverture (que tout le monde connaît) en fut acclamée, et le public voulut l'entendre trois fois de suite. C'est déjà un premier point à noter.

Gossec avait déjà composé une symphonie descriptive de la chasse, mais il n'avait pas été aussi heureux que Méhul; et son œuvre, qui n'est plus connue que des archéologues et des collectionneurs de raretés, n'a pas, tant s'en faut, le même accent de vérité flagrante. Ce n'est qu'une sorte de tableau fait de souvenir; tandis que l'ouverture de Méhul saisit et entraîne par la sincérité d'effet d'une étude d'après nature.

Pendant plus de quinze ans, c'est-à-dire durant la période du Consulat et du premier Empire, l'usage persista de jouer tous les soirs l'ouverture du *Jeune Henry* à l'Opéra-Comique. C'était la préface obligée de toutes les représentations.

Ce qui, par exemple, est bien singulier, c'est que des trois actes que formait la partition du *Jeune Henry*, il n'est pas resté un morceau. On n'en connaît pas la plus petite bribe, et les musiciens du temps qui vivaient encore il y a une vingtaine d'années n'ont jamais pu nous en fredonner une phrase de huit mesures. Elle n'avait d'ailleurs été exécutée qu'une fois, et elle était tombée sous les sifflets, comme si le public avait voulu faire expier aux auteurs l'ovation qu'il avait décernée à l'ouverture.

La pièce qui, je crois, était de Bouilly, a été entraînée dans le naufrage. Elle n'a pas même été imprimée, honneur qui aujourd'hui est réservé au plus méchant vaudeville.

Enfin, l'ouverture resta; et un monsieur Augustin s'entendit avec le sieur Lanusse pour en faire l'accompagnement d'une pantomime cynégétique. Pourtant, comme elle ne dure guère qu'une douzaine de minutes, on ne put l'utiliser que pour les dernières scènes. Il fallut, en attendant, que le public se contentât des élucubrations du chef d'orchestre Lanusse.

La représentation de cette fantaisie mimo-musicale fut donnée en 1810 à la Porte-Saint-Martin, devenue par tolérance, une scène d'acrobates depuis le fameux décret de 1807 qui supprimait la plupart des théâtres de Paris.

J'ai sous les yeux, comme je l'ai dit, le livret de cette farce bizarre.

Les noms des personnages y sont d'abord à relever. On croyait, en ce temps-là, faciliter au public l'intelligence d'une pièce de théâtre en donnant aux personnages des noms rappelant leur profession, ou seulement le côté saillant de leur caractère.

Un menuisier s'appelait Laplanche, ou Varlope; un boulanger, Pétrin, ou Pain-Mollet; un postillon, Labride; un homme de lettres, Laplume.

Dans la *Chassomanie*, nous trouvons, outre le Chassomane, qui n'est pas désigné autrement, Traquenard, armurier; Renard, intendant; Furet, domestique; La Biche, fermier; plus une demi-douzaine de gardes-chasses qui ont les noms significatifs de Leperdreau, Lelièvre, Fémouchet, Lechevreuil, Leloup, Lecerf.

Il faut joindre encore à la liste Toto-Carabi, « chassomane de Pontoise ». On se figurait alors qu'il n'y avait rien de plus comique que cette jolie sous-préfecture; et le seul nom de Pontoise faisait pouffer le parterre. Pézénas, Carpentras et Landerneau jouissaient du même avantage, si c'en est un. Aujourd'hui, on est plus exigeant et le rire ne part pas pour si peu.

Nous avons été bien étonné encore en trouvant dans le livret du *Chassomane* plusieurs scènes qui semblent parodier le *Fréyschutz*, donné six ans plus tard.

Il y a là, comme dans l'opéra de Weber, un concours de tir pour mériter la main d'une jeune fille. Une affiche est collée dans un endroit apparent du théâtre, et on y lit : *Grande chasse! Le plus adroit épousera Laure*.

Cette idée, j'en conviens, est assez simple pour venir à plusieurs auteurs.

Mais voici qui est plus frappant. Vous vous souvenez de la scène des balles enchantées, qui forme une partie du second acte dans le *Fréyschutz*. Max est venu trouver Saniel, le chasseur noir, et lui a vendu son âme contre trois balles magiques, par la vertu desquelles il deviendra le plus adroit tireur de la forêt.

Dans le *Chassomane*, Saniel est un sorcier, ou plutôt M. Charles, un plaisant mystificateur, qui vend aux chasseurs dans l'embaras des sarbacanes enchantées avec lesquelles ils pensent tuer le gibier à toute distance. Toto-Carabi, pour gagner la main de Laure, va donc trouver le sorcier et lui achète une de ses infailibles sarbacanes.

C'est très bien; mais un ours vient à passer. Grande terreur de Toto, qui cependant lui envoie un pois chiche, et l'abat du coup. Il se croit alors maître du doux enjeu de la partie... Mais point du tout! car vous sentez bien que le public s'en fût allé méconter, si la pièce avait fini par le mariage de Laure et de Toto, personnage ridicule.

L'ours est un faux ours, un paysan déguisé par les soins de M. Germeuil, l'amant de Laure, le meneur de cette intrigue burlesque. Germeuil a, de son côté, tué un cerf dans toutes les règles de la vénerie, et c'est pour ce beau fait qu'il devient l'époux de celle qu'il aime.

Je ne saurais vous dire si Méhul fut très content de voir sa belle ouverture servir d'accompagnement à ces pantalonnades.

Albert DE LASALLE.

PLANCHE G. N° 464. — DESCRIPTION PAGE 530.



TOILETTE DEMI-HABILLÉE  
Modèle de M<sup>me</sup> Morison (rue d'Antin, 14).



1176

*F. Dorel* A. Levy, imp. r. des Math. 66. *L. Garnier* Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Crochettes de Madame* Morison, r. d. Anb. 4. *Robans et Passementerie* Ala Ville de Lyon  
*Parures de Madames* Brumhes & llant, r. Meyerbeer, 2. *Toupes et Couronnes de* P de Plument, r. Vivienne, 33.  
*Parfums de la M<sup>o</sup>m Violet* Envoide la. M<sup>o</sup>m de Commission Lassalle & C<sup>o</sup> r. Louis le Grand, 25.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C

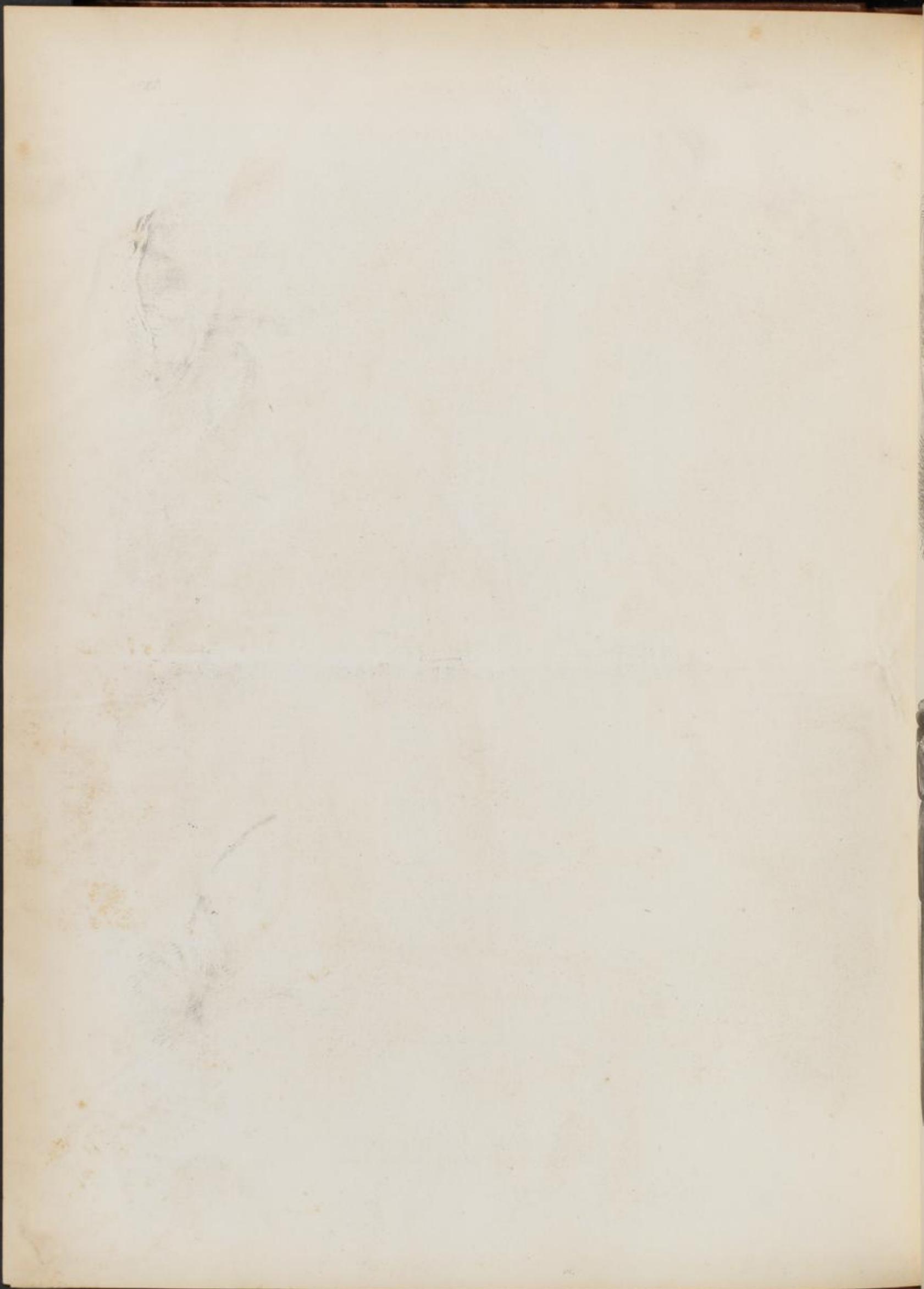


PLANCHE G. N° 470. — DESCRIPTION PAGE 530.



CHAPEAUX DE M<sup>re</sup> BAYARD (RUE VIVIENNE).  
Lingerie du Magasin du Flamand (rue Montmartre).

## UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAÎT ?

(NOUVELLE)

— Suite et fin. —

Un jour, en traversant la rue, il rencontra Marthe Bridoux, sa voisine. La jeune fille était pâle, elle avait les yeux pleins de larmes. En d'autres temps, il n'eût pris garde à la rencontre et il fût passé outre, après lui avoir rendu son salut. Mais Onésime avait souffert, lui aussi; tout au moins, il avait, on l'a vu, subi plus d'une déception, éprouvé plus d'un déboire, et comme il ne laissait pas que d'avoir l'âme élevée, il avait appris à compatir aux chagrins des autres. Et puis, nous l'avons dit, Marthe était jolie et d'une remarquable douceur de caractère. Il l'aborda.

— Vous avez du chagrin, mam'zelle Marthe ?

— Oh! oui, m'sieu Onésime: ma pauvre mère est bien malade, et je crains que nous ne la perdions bientôt.

Et, ce disant, Marthe sanglotait.

Onésime n'avait pas entendu parler de la maladie de la mère Bridoux. Il essaya de consoler cette douleur trop vraie, trop légitime pour pouvoir être adoucie. Un bon mouvement le porta à suivre les pas de Marthe pour s'enquérir de la situation de sa mère. Celle-ci était au plus mal, en effet. Depuis la mort de son mari, elle avait été malade, sans s'être jamais alitée pourtant. Mais une souffrance intérieure la minait, et, l'avant-veille, elle s'était mise au lit, disant qu'elle n'était pas bien. Un médecin appelé lui avait donné ses soins sans que la situation de la malade en fût allégée. Il y avait peu d'espoir, avait dit l'homme de l'art en confidence au fils Bridoux. Et, en effet, le mal s'était si rapidement aggravé que c'est à peine si la malade put reconnaître Onésime. Le lendemain, elle expirait...

Pendant quelque temps, Marthe ne sortit point de la maison. La perte de sa mère, qu'elle aimait tant, l'avait en quelque sorte accablée, anéantie. Que de larmes elle donna à cette pauvre chère mémoire! Mais à la fin elle surmonta sa douleur, qui, avec le temps, devait perdre de son intensité, et on la vit, comme d'habitude, vaquer à ses travaux ordinaires.

Le premier soin d'Onésime, qui avait attendu pour aller chez ses voisins que leur douleur fût un peu calmée, avait été de solder les honoraires du médecin, le prix des médicaments et tous les frais funéraires. Mais, avec une délicatesse qu'on ne saurait trop louer, il avait acquitté le tout au nom de Marthe. Et, lorsque celle-ci voulut payer elle-même, il lui fut répondu que tout était réglé. Mais réglé par qui? on ne voulut pas le dire. Marthe ne douta pas un instant que ce ne fût Onésime.

Un an s'était écoulé depuis la mort de la mère Bridoux, et, durant ces douze mois, Onésime avait, comme bien on pense, fait de nombreuses visites chez les voisins. Jacques et Brigitte n'étaient pas sans savoir les rapports qui s'étaient établis entre Onésime et les Bridoux.

Mais de tels rapports ne pouvaient être que sans conséquence. En dehors de ses travaux, Onésime n'avait pas de distractions. Il fallait bien que le jeune homme voisinât, fût-ce même chez les Bridoux, de braves gens, d'ailleurs. En d'autres temps, pourtant, Brigitte et Jacques lui-même n'eussent pas manqué de faire à Onésime quelques observations.

Un soir, Onésime dit à son père et à sa tante qu'il avait à leur confier un secret de la plus haute importance.

— Un secret! dit Brigitte, as-tu découvert une héritière?

— Pas précisément, répondit Onésime.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit Brigitte: tu as appris que, contrairement à ce qu'en ont dit les journaux, ta fameuse Angèle de la Chesnaye n'est point mariée.

— Non, dit Onésime, la « fameuse » Angèle, comme vous l'ap-

pelez, fût-elle libre, c'est-à-dire veuve ou point mariée, je ne serais nullement désireux de l'épouser...

— Comment? fit la tante, je t'avoue que je ne comprends pas.

— Ni moi non plus, dit Jacques.

— Voici en deux mots la chose: j'aime Marthe Bridoux...

— Marthe Bridoux! dirent en chœur Jacques et la tante.

— Et je vous demande la permission de l'épouser.

— Mais tu es fou, se bâta de dire Brigitte, une fille qui n'a rien...

— Pas d'herbages, dit ironiquement Onésime, ça c'est vrai.

— Tu ne peux pourtant pas... hasarda Jacques.

— Eh! pourquoi non? répondit Onésime. Si elle est pauvre, elle est sage, laborieuse, et, encore une fois, je l'aime. D'ailleurs, j'aurai du bien pour elle. N'ai-je pas depuis un an presque doublé le revenu de la ferme? J'espère, le ciel aidant, la rendre plus prospère encore.

— Au fait, dit Jacques à demi ébranlé, tu as bien travaillé depuis un an, et c'est en effet grâce à toi...

— Ça demande réflexion, objecta encore la tante, plus longue à se rendre.

— Quant à moi, dit Onésime, c'est tout réfléchi. Je vous avouerai, d'ailleurs, que je suis las d'aller au loin à la recherche d'héritières, dont je ne me soucie nullement aujourd'hui; je trouve le parti qu'il me faut et je m'y tiens. On va souvent chercher bien loin et sans succès ce qu'on a tout près de soi, et en quelque sorte sous la main.

Cette réflexion était sensée et frappa Jacques, lequel, en fin de compte, désirait avant tout le bonheur de son « lieu », qu'il lui vint d'une héritière ou d'une autre.

— Bah! fit-il, si c'est réellement ton idée, il faut en finir... Autant celle-là qu'une autre: elle ne me déplaît point d'ailleurs.

— Comment, toi aussi? dit Brigitte à Jacques; voilà ce que c'est que de tolérer des relations qu'on croit sans portée... l'amour vient, et patatra!

Battu en brèche par Onésime, qui tenait à l'emporter de haute lutte, la tante, elle aussi, finit par se rendre. « C'était toujours, se dit-elle, des petits-neveux en perspective... sans doute, il aurait mieux valu... mais enfin... »

La demande en mariage fut donc autorisée.

Onésime ne fit qu'un bond jusque chez les voisins.

Est-il besoin de dire qu'elle fut accueillie? non pas sans étonnement, — on ne s'y attendait guère, Onésime n'ayant jusqu'alors rien laissé entrevoir de ses dispositions, — mais avec bonheur.

Marthe aussi aimait Onésime, depuis longtemps. Son amour était né avant le sien, mais elle avait su le renfermer au fond du cœur.

La noce eut lieu huit jours après la demande en mariage. Elle se fit complète, mais sans éclat, sans ostentation. Onésime avait horreur de tout ce qui est bruyant; Marthe était de même. Humble avait été jusque-là sa vie, humble elle voulait rester, malgré le changement qui s'opérait dans sa fortune.

Deux ans plus tard, le vœu de Jacques et de Brigitte était exaucé. Le premier avait un petit fils, celle-ci une petite nièce. Que demander de plus? Tout allait au mieux, l'accord le plus parfait régnait dans la maisonnée, et Onésime et Marthe s'aimaient comme au premier jour.

— Tu y a mis du temps, disait parfois Brigitte à son neveu, mais enfin tu as trouvé le bonheur.

— Il ne court pas les grandes routes, ajoutait Jacques, faisant allusion aux anciens voyages d'Onésime.

— Il était si facile de le saisir ici, reprenait Onésime en regardant avec tendresse sa chère Marthe, que j'ai à me faire pardonner d'avoir pu penser qu'il pouvait être ailleurs.

Et, pour toute réponse, la tendre Marthe embrassait Onésime.

Adolphe CHEVASSUS.

CE QUE COUTE UN PIED DE VIOLETTES

Il y a trente ans de cela, Alphonse Karr ne quittait pas les abords de cette falaise d'Étretat qu'il a si magnifiquement décrite. Comme il gagnait 30,000 francs, au bas mot, avec les *Guêpes*, il lui était aisé d'agrandir et d'orner la petite maison de Sainte-Adresse, si connue depuis lors de tous ceux qui vont se promener aux bords de la mer.

Le jardin surtout était l'objet de sa constante sollicitude.

Ce jardin, nous le connaissons tous sans l'avoir jamais vu. Pas un arbre vert ou robuste qui n'ait défilé devant nous; pas une plante ou une touffe de fleurs qu'on ne se soit représentée en lisant les livres de l'auteur de la *Famille Alain*. Et le ruisseau qui traverse le jardin! Vous rappelez-vous ce ruisseau dont le romancier se dégoûte un matin, parce qu'un peu plus haut, dans une propriété voisine, un Normand l'assujettit à un travail mécanique?

— Hélas! dit-il, je n'aime plus mon ruisseau, ni son eau si pure, ni l'herbe qui croît sur ses marges, ni son murmure, et vous me comprendrez: on lui fait tourner une roue, on lui fait repasser des couteaux.

En parlant de la petite maison de Sainte-Adresse, Léon Gatayes raconte qu'il se trouve sur le devant, en regard de la porte d'entrée, une pelouse d'assez large dimension, semblable à une corbeille. Ce coin de terre, toujours parsemé de gazon vert, abrite aussi des fleurs et des plantes rares. En été, à la nuit tombante, l'auteur de *Geneviève* s'y asseyait dans l'herbe, en fumant du tabac de Smyrne dans une longue pipe en cerisier d'Arménie.

Une certaine année, Léon Gatayes était venu de Paris, afin de goûter le cidre.

On touchait au printemps.

Déjà avril se couvrait d'une riche mantille de feuilles vertes. D'heure en heure la sève rompt les boutons et les corolles s'ouvraient.

Alphonse Karr montra avec orgueil le jardin à son ami; il lui fit côtoyer le ruisseau, vierge encore de toute servitude industrielle. De là ils allèrent à la pelouse.

— Tiens, dit le romancier au harpiste, voici des violettes neuves; c'est une espèce rare qu'on ne connaît pas encore en France. Un seul pied vaut vingt francs. M. X..., horticulteur du boulevard Montparnasse, me l'a gracieusement envoyé. Ainsi ce trésor ne me coûte pas un sou.

Léon Gatayes sourit.

— Pas un sou, reprit Alphonse Karr.

Pour toute réponse, le musicien tira de sa poche un petit calepin en maroquin rouge, et, après avoir taillé son crayon:

— Je ne demande que dix minutes, répondit-il à son ami, pour te prouver par chiffres que ton pied de violettes te coûte les yeux de la tête. Seulement ne m'interromps pas.

— Va ton train, dit le propriétaire de la petite maison.

Là-dessus, Léon Gatayes, qui est le bon sens même, écrivit ce qui suit sur les pages blanches de son calepin.

1° M. X..., horticulteur, écrit qu'il va te faire une surprise. En homme poli, il n'affranchit pas sa lettre. Ce n'était pas la mode, il y a trente ans, époque où le timbre-poste n'était point encore inventé.

Mets donc d'abord trente centimes, ci..... 30

2° Durant tout le jour, tu te dis: « Ah ça, quelle surprise peut-il me faire? M'envoie-t-il des azalées du Japon ou des iris de Chine? » — Pour toi, c'est une distraction de tous les instants. Le roman que tu achèves pour le *Siècle* s'arrête à l'avant-dernier chapitre. C'est trois cents francs que cela te fait perdre dans une seule journée, ci..... 300

3° Le lendemain, on sonne. Voilà un commission-

naire, et avec lui une caisse de petite dimension; c'est l'échantillon de la violette. Tu es aux anges. Tu embrasses l'homme et tu lui donnes cinq francs de pourboire, ci..... 5

4° Le commissionnaire parti, tu contemples la fleur. Deux heures d'extase. Vingt francs au bas mot, ci... 20

5° Ce pied de violettes a besoin de soins extrêmes comme un enfant nouveau-né. Tu hèles Frédéric Bérat, qui est au Havre. Tu lui envoies un mot: « Viens donc m'aider à soigner un pied de violettes. » Ça te coûte deux francs de message, ci..... 2

6° Frédéric Bérat arrive à la chute du jour; c'est l'heure du diner. On se met à table. Sans faire d'extra il faut bien traiter un ami tel que le faiseur de romances. Prenons que cela ne te coûte qu'une rallonge de cinq francs, ci..... 5

7° Le lendemain, il s'agit de commencer l'éducation du pied de violettes. Toute une journée de perdue. Je ne veux la mettre qu'à cent francs, ci..... 100

8° Quand la violette est plantée, quand Frédéric Bérat est reparti, tu te dis: « Un pied de violettes, c'est joli; mais s'il venait à ne pas réussir ou bien si on me le volait? Il m'en faut absolument un autre, — en cas d'accident. » Et tu prends la résolution d'aller à Paris, boulevard Montparnasse. — Préparatifs de départ vingt-cinq francs, ci..... 25

9° Voyage; c'est long (puisque'il n'y a pas de chemin de fer). — Temps et argent perdus, cent vingt-cinq francs, ci..... 125

10° A la nuit tombante, tu arrives à l'hôtel de Montmorency; chambre pour trois jours, service compris, quinze francs, ci..... 15

11° Ta première parole est: « Il faut que j'écrive à Gatayes. » Messenger en route, un franc, ci..... 1

12° Nous dinons ensemble, plus Roger de Beauvoir, que j'ai rencontré et que j'amène. Trente francs, ci... 30

13° Après le diner, promenade sur les boulevards. On rencontre vingt amis. — Il faut prendre des glaces ou du punch à la romaine, sorbet à la mode. Ne posons que dix francs..... 10

14° Journée du lendemain, taillée sur le même patron que celle de la veille; plus achat de quelques bagatelles, cent francs..... 100

15° Soirée de la susdite; départ (tu emportes enfin le second pied de violettes), cinquante-cinq francs, ci... 55

16° Retour à Sainte-Adresse. Sur le seuil de ta petite maison, tu trouves deux pêcheurs de soles, tes amis; tu les invites à baptiser tes nouvelles fleurs. Encore dix francs au bas mot: ces pêcheurs de Normandie sont d'intripides buveurs, tu le sais bien; dix francs, ci..... 10

Total très modéré, mais très exact: *Huit cent trois francs trente centimes*, ci..... 803 30

Ainsi parla Léon Gatayes, — qui a bien voulu nous conter le fait à nous-même.

— Je suis père de famille, ajoutait-il, ce qui me fait une loi de bien chiffrer.

Alphonse Karr regarda un moment le calepin:

— Au fait tout cela me paraît d'une exactitude irréprochable, s'écria-t-il.

Un pied de violettes (qu'on en mette deux, si l'on veut): huit cent trois francs trente centimes, — c'est plus que dix arpents de terrain en Amérique.

C'est deux fois la dot d'une jolie fille en Picardie.

C'est à peu près le prix que *Gil-Blas* a rapporté à Lesage.

Il est vrai qu'Hésiode, un grand poète d'autrefois, a dit dans ses vers :

« La petite fleur des champs vaut mieux que la perle qui couronne le front des reines. »

Philibert AUDEBRAND.

## LE CANOT DE L'AMIRAL

(NOUVELLE)

Perfide comme l'onde !

L'an dernier, je me trouvais à la Plata; j'y avais rencontré un de mes amis d'enfance, lieutenant de vaisseau à bord de la frégate *la Junon*, portant pavillon amiral et mouillée à deux lieues au large de Buénos-Ayres.

Mon ami m'avait invité plusieurs fois à venir dîner avec lui à bord de *la Junon*, et diverses circonstances m'avaient jusque-là empêché d'accepter, lorsqu'un jour, — c'était le 23 septembre 1873, il m'en souviendra toute ma vie, — m'ayant rencontré vers une heure, il renouvela son invitation: je ne demandais pas mieux, et il fut convenu qu'à trois heures nous nous retrouverions à l'embarcadere.

Je rentrai chez moi pour prendre une valise où je mis des effets de rechange, du linge de nuit et des ustensiles de toilette: je devais coucher à bord, en effet, et il fallait prévoir, indépendamment du cas où quelque lame me mouillerait de la tête aux pieds, celui où le commandant me ferait l'honneur, le lendemain, de me retenir à déjeuner. Je pris de plus un paletot pour me garantir du froid et un manteau imperméable pour m'abriter de la pluie.

Ainsi équipé, et après avoir mis à ma tenue tout le soin et toute la correction possibles, je consultai ma montre et je vis qu'il n'était encore que deux heures, ce qui m'impacienta comme si j'eusse été un enfant.

Cette visite à bord d'un bâtiment de guerre était pour moi plus qu'un plaisir. Dès mon enfance, comme tant de gens qui n'ont vu la mer que dans les romans ou dans les tableaux, je m'étais passionné pour la vie maritime; et sans la sévérité trois fois bénie des examinateurs qui me refusèrent l'entrée de l'École navale, je me serais lancé avec enthousiasme dans une carrière où, sans aucun doute, j'aurais trouvé plus d'une désillusion.

Ma traversée du Havre à Buénos-Ayres, sur un navire chargé de mules avec quelques émigrants allemands pour toute compagnie, n'avait pas suffi pour me désenchanter. Toutes les déceptions auxquelles je m'étais heurté vingt fois le jour pendant deux mois de cette vie monotone, je les avais mises sur le compte du commerce en général qui, me disais-je, vulgarise tout, et de notre capitaine en particulier, honnête homme, bon marin, mais qui, en dehors de ces qualités, n'en avait pas d'autres.

J'allais, pour la première fois de ma vie, mettre le pied sur un vaisseau de guerre: là je verrais, dans toute sa majesté et dans toute sa formidable poésie, cette vie maritime dont je ne connaissais que le rêve; enfin et surtout, j'allais voir de près, sur mer, à leur bord, c'est-à-dire sur leur domaine et dans tout l'appareil de leur puissance, ces officiers de marine dont la dignité et la distinction suprême m'avaient toujours si vivement frappé.

Aussi avotterai-je qu'au moment de faire mon début dans ce monde à part, dont les hommes m'apparaissaient revêtus d'un grand prestige, je m'inquiétais fort de ce que je pourrais dire et faire pour ne pas me montrer trop au-dessous d'eux. Si c'était une petite faiblesse d'amour-propre, elle eût été bien pardonnable, mais en âme et conscience, je crois qu'il n'y avait là de ma part que ce rehaussement de dignité qu'on éprouve devant des personnes auxquelles on serait fier de ressembler.

C'est ainsi que le cours de mes idées, parti de cette circons-

tance bien vulgaire d'une invitation à dîner à bord d'un bâtiment de l'Etat, s'était grossi de tous mes souvenirs d'enfance, de mes enthousiasmes de jeunesse, de mes sentiments d'admiration pour les marins, de ma sollicitude pour mon propre personnage, et que ce dîner s'annonçait comme devant prendre dans ma vie les proportions d'un véritable événement.

Et c'est ce qui arriva, mais autrement que je ne pensais.

Quoi qu'il en soit, toutes mes facultés, et particulièrement l'attention et la mémoire, s'étaient élevées à une intensité de puissance que je n'ai plus jamais retrouvée dans aucune autre circonstance de ma vie, et c'est à cette disposition d'esprit que je crois pouvoir attribuer la précision incroyable et la lucidité singulière de mes perceptions et de mes souvenirs au milieu de ce déchainement inattendu d'où ma raison comme ma vie ne me semblent avoir échappé que par miracle. Après plus de vingt années, il n'est pas un détail des événements, pas une parole, pas un geste, pas un pli de visage des auteurs de ce drame, que je ne voie et que je n'entende comme si c'était d'hier.

Je me dirigeai vers l'embarcadere. Je vis venir de loin un groupe de quatre ou cinq personnes parmi lesquelles je reconnus mon ami, et qui s'y rendaient de leur côté. Le canot de l'amiral, une embarcation toute blanche, avec seize matelots et un patron, se balançait le long du quai. Le groupe que j'avais aperçu, arriva près de moi; mon ami s'en détacha, et me prenant par la main, me présenta successivement un chirurgien, un enseigne, un aide-commissaire, et un aspirant; puis il me présenta à un cinquième personnage, capitaine de frégate.

— Où est le commandant? demanda ce dernier.

— Il arrive là-bas en causant avec le capitaine du port.

Je profitai de ce temps pour examiner mes compagnons.

Le chirurgien était un petit homme replet, avec une grosse figure rouge, un collier de barbe roussâtre coupée très court, et l'air souriant.

L'enseigne était grand, élancé, légèrement voûté, très blanc de peau, portant longs ses cheveux et ses favoris bruns; de grands yeux bleus lui donnaient une beauté très expressive, quoique ses traits ne fussent pas réguliers.

Le commissaire répondait assez bien à l'idée que je m'étais faite de cette classe à part dans l'administration: petit, maigre, l'air spirituel et distingué, mais n'ayant pas ce que je ne sais quoi de l'officier de marine.

Quant à l'aspirant, c'était un enfant de dix-huit ans au plus, beau comme le jour, blond et rose, au point qu'en toute autre circonstance on l'aurait pris pour une femme déguisée. Sur son charmant visage il y avait tant de jeunesse et tant de gaieté que je ne pouvais m'empêcher de sourire en le regardant.

Le capitaine de frégate me parut devoir être, de tous les marins réunis sous mes yeux, le plus remarquable dans sa profession, si j'en jugeais d'après ce qu'il était comme homme. Il était saisissant, je ne puis pas mieux dire: un de ces hommes qui, par la profonde originalité de leur aspect, échappent à toute classification connue; tout en longueur, tout dégingandé, et ses grands os semblaient tellement disloqués, qu'il ne répétait pas deux fois de suite le même geste de la même façon. Mais la tête, par son expression surhumaine, dominait et semblait maîtriser l'irrégularité du reste de la personne: l'âme y parlait si clairement, que chaque pli du visage, chaque regard, annonçait et expliquait les mouvements du corps. Je n'ai jamais vu deux yeux comme ceux-là: ils n'étaient pas du tout perçants ni brillants; ils n'étaient ni gris, ni verts, ni noirs, ni bleus: deux autres, — telle est la seule comparaison qui puisse donner une idée de la profondeur de ce regard.

Après quelques minutes d'attente, nous vîmes arriver le commandant:

— Suis-je en retard? dit-il.

Le capitaine de frégate tira sa montre et dit:

- Trois heures juste.  
— Eh! bien, embarquons.

Les matelots levèrent droit leurs avirons, le commandant et le capitaine de frégate s'assirent au fond; le chirurgien, l'enseigne et le commissaire à droite; mon ami, l'aspirant et moi, à gauche; le patron se mit à la barre, on borda les avirons, et nous partîmes, glissant ou plutôt volant sur l'eau.

Le commandant, gros personnage à figure massive et digne, âgé d'une cinquantaine d'années, absolument dépourvu d'idéal, paraissait être un de ces hommes « de service » admirables pour commander en sous-ordre, mais hors d'état de s'élever au-delà d'une certaine hauteur dans les circonstances difficiles.

Le canot filait comme un trait le long de la jetée. La mer moutonnait; et plus nous avançons vers le large, plus le mouvement de l'embarcation s'accroissait.

— Eh bien! me dit mon ami, commences-tu à avoir le mal de mer?

— Pas du tout, je trouve au contraire ce balancement fort agréable, et si c'était toujours comme cela...

— Ce n'est pas toujours comme cela, me dit-il, et si tu n'as pas le cœur ferme, je crains que tu ne payes ton tribut lorsque nous aurons débouqué.

— Débouqué? qu'est-ce que c'est que ça? répondis-je en riant.

— Dépassé l'extrémité de la jetée qui nous garantit encore du vent et des lames du large.

Nous étions près de dépasser la jetée. Le commandant se retourna vers le patron, qui était debout, et lui dit:

— La mer est forte au large?

— Oui, mon commandant, très forte: elle est mauvaise, mauvaise!

— Le capitaine de port m'a dit que nous allions danser. Il m'engageait même à ne pas partir, dit-il au capitaine de frégate; mais j'ai affaire à bord ce soir: il faut absolument que je finisse mon rapport sur...

— Un rapport! répliqua le capitaine de frégate avec une nuance d'ironie et d'amertume. Ah! c'est différent!

Et il jeta un regard de supériorité sur son chef, puis leva la tête, examina un instant l'état du ciel, et ne dit plus mot.

Les flots grossissaient de minute en minute; nous avançons toujours à la rame; enfin nous allions dépasser l'extrémité de la jetée. Sur un signal du patron, les avirons furent rentrés, la voile s'éleva le long du mât et les matelots se croisèrent les bras.

— Mets ton paletot, leur dit le commandant.

Et tous se couvrirent de leur veste, se boutonnèrent et enfoncèrent leurs chapeaux sur leurs yeux.

Tous ces messieurs mirent leurs pardessus et je m'apprêtais à faire comme eux, lorsque le canot fit un bond si violent de l'avant à l'arrière et se coucha en même temps si fort que je m'accrochai instinctivement au bras de mon ami.

Je reçus en même temps dans le dos un coup de mer dont une bonne quantité m'entra dans le collet, et j'entendis mon ami, qui s'était levé sans s'inquiéter de ma mésaventure, — ce qui me surprit, — dire à mi-voix en regardant au large:

— Ah! mon Dieu!

Et il se rassit sans paraître seulement se souvenir que j'étais là.

Le canot, changeant un peu de direction, fit un nouveau bond encore plus violent, et franchissant une lame qui me sembla haute de vingt ou trente pieds au moins, se trouva lancé au milieu d'une mer tellement épouvantable, que toutes mes idées sur ce qu'on appelle dans les livres une tempête firent place à un étonnement plus grand peut-être encore que ma terreur.

Rien dans mes sensations ni dans mes souvenirs passés ne me donnait le moindre terme de comparaison auquel je pusse même

essayer de rapporter mes sensations présentes. Il n'y a rien, ni dans le monde réel où j'avais vécu jusque-là, ni dans les descriptions ou les tableaux que j'avais vus, qui en donne une idée; et cette mer elle-même, que je venais de traverser, pour venir d'Europe, ne ressemblait pas plus à ce que je voyais qu'un brin d'herbe ne ressemble à un palmier.

Jamais coup de théâtre ne fut plus subit et plus effrayant que celui-là: en deux bonds le canot nous avait fait sauter d'une sécurité entière à une mort certaine. Cinq minutes.

Personne ne disait mot. La tête enfoncée dans le collet, chacun s'accrochait de son mieux au banc ou au bordage.

Je promenai mon regard sur mes compagnons de voyage. Le plus habile et le plus malveillant des observateurs n'aurait pu surprendre en eux un mouvement ou un pli de visage. J'interrogeais leurs physionomies avec l'angoisse affreuse, mais aussi avec la clairvoyance désespérée du condamné qui cherche à deviner son arrêt; et je ne découvrais rien de changé dans ces figures que si peu de temps auparavant je venais d'analyser avec tout le calme du philosophe et toute l'aisance de l'homme du monde.

Maintenant, jeté sans transition au milieu de cette épouvantable tempête, lorsque je voyais ces montagnes d'eau s'élever, se gonfler, se ruer les unes contre les autres, s'entre-détruire, disparaître en creusant un gouffre, et de nouveau surgir encore, de plus en plus énormes, de plus en plus furieuses, je perdais par moment le sentiment de ma propre existence. Toute idée de salut, de vie même, était si absolument incompatible avec la position où nous nous trouvions que si je n'avais pas vu devant mes yeux les visages calmes et pleins de vie de mes compagnons de voyage, je me serais cru fou.

Le commandant, sans se départir, au reste, du calme le plus parfait, se tourna à demi vers le patron en lui disant:

— Mollis un peu; le canot fatigue beaucoup.

Le patron ne bougea pas.

— Eh bien! dit vivement le commandant, tu n'as pas entendu?

— Faites excuse, mon commandant, j'ai entendu.

Le commandant devint tout rouge, serra les poings et ouvrit la bouche pour parler: le patron continua:

— Si vous voulez, je vais mollir: mais je connais l'embarcation, et si je fais ça, nous chavirerons.

Puis il ajouta, mais du ton le plus tranquille, avec ces inflexions traînantes et cadencées de l'accent breton:

— Faut-il mollir, mon commandant?

Et il changea de position, se disposant à appuyer sur la barre.

Le commandant prit un air de dignité offensée qui se dissipa presque aussitôt, et sa pose ne pouvant se prolonger qu'à la condition de réitérer l'ordre de mollir, il feignit de s'apercevoir que le troisième bouton de son paletot était défait, et il se mit, avec une affectation puérile, à le boutonner comme si le salut du canot avait dépendu de cette importante opération. Puis il se ramassa sur lui-même, enfonça sa casquette, rabattit son capuchon pardessus.

Mais il ne répéta point son ordre au patron, et depuis cet instant on n'entendit plus sa voix et on ne vit plus son visage.

A ce moment le capitaine de frégate se dressa tout debout; et après avoir tourné lentement la tête pour examiner l'état du ciel et de la mer, il l'inclina un instant, laissa tomber un regard d'une expression indéfinissable sur le commandant, puis il se retourna, s'agenouilla à demi sur le banc en appuyant ses mains au dossier, — et il regarda le patron!

Je ne pouvais voir que les yeux de celui-ci; quant au capitaine de frégate, placé comme j'étais, je ne le voyais qu'à profil perdu.

Il était enveloppé dans un immense manteau de drap plaqué tout le long de son corps du côté du vent et flottant du côté opposé comme un vaste et lourd drapeau noir doublé de rouge. Son visage osseux et pointu, son cou blanc et maigre s'allongeant et

se dressant au-dessus de cette masse de draperies agitée furieusement, empruntaient encore un caractère plus fantastique à la silhouette aigüe d'un tricorné couvert de toile cirée dont il était coiffé. Il ne dit pas un mot au patron, mais au mouvement qu'il fit, je vis qu'il le regardait de la tête aux pieds.

Je vis, oui, je vis ce long et puissant regard pénétrer dans l'âme du matelot, qui baissa les paupières, ouvrit les narines et rejeta légèrement la tête en arrière comme sous l'action d'une puissance supérieure.

Le capitaine de frégate se rassit, ramena les plis de son manteau, et baissant la tête, parut se plonger dans une profonde méditation.

E. MÉRYNN.

( La suite au prochain numéro. )

## REVUE DES MAGASINS

Sitôt le retour à Paris accompli, la femme élégante n'a pas de plus vif désir à satisfaire que de se mettre bien vite au courant de la *fashion*. — Qu'a-t-on fait ? Que fera-t-on ? Quelles nouveautés ont fait leur apparition ? — Et vite de se mettre en tourné. Inutile de dire qu'on commence toujours par la *Ville de Lyon*, le centre le mieux renseigné en ce qui touche aux élégances parisiennes.

Mais ce n'est point une visite banale qu'il faut faire dans ce magasin de la Chaussée d'Antin, 6; c'est une attentive et longuestation ! Tous les comptoirs de cette grande maison réunissent en ce moment les nouveautés les plus charmantes et présentent aux regards féminins un coup d'œil enchanteur.

Rien de plus aristocratique que telle mantille en velours noir, rayée en travers de galons perlés de jais, et terminée par une frange assortie.

Un paletot en velours, de forme vague devant, demi-ajusté derrière, d'une coupe tout à fait gracieuse, est également remarquable. Il est rayé dans sa longueur de galons perlés de jais; sa jolie manche grecque, ainsi que tous ses bords, sont, en outre, ornés de plumes frisées. Le tablier en velours noir, brodé et perlé, forme, avec ces deux vêtements, la toilette la plus élégante et la plus riche que l'on puisse souhaiter.

La nouvelle cuirasse de la *Ville de Lyon* mérite aussi une attention particulière : elle est en velours noir, ruisselante de jais ou resplendissante d'acier, puis encadrée de plumes de coq frisées. Dans l'un et l'autre cas, c'est une merveille sous le double rapport de la coupe et de la grâce.

Signalons rapidement, entre autres jolies nouveautés : des fichus *Cherlotte Corday* en crêpe lisse blanc, garnis de plissés pareils et fixés par des nœuds de velours noir ou de ruban; des fichus en tissu *Pénélope*, de toutes couleurs, ornés d'entre-deux et de dentelles d'application. Dans les passementeries, dont il est impossible de trouver un choix plus beau et plus complet, citons les galons souples perlés, en toute largeur, les quels constituent la garniture en vogue du moment; puis les beaux entre-deux, les dentelles et motifs de tout genre en cordonnet, galon et perles, véritable travail de fées; enfin, le marabout-frange (lacet gaufré) qui jouit d'une grande faveur aujourd'hui.

Avant de quitter la *Ville de Lyon*, rappelons à nos lectrices que le gant *Josephine* est la propriété exclusive de cette maison, qu'on peut à bon droit considérer comme le temple du goût et de l'élégance.

— Je suis à même de donner aujourd'hui des renseignements très précis sur le nouveau jupon de dessous dû à l'heureuse initiative de la maison DE PLUMENT (33, rue Vivienne).

Le *jupon duvet* est, par excellence, un jupon hygiénique et toutes les femmes en voudront profiter, quand elles le connaîtront. Que d'indispositions, de maladies même et surtout de douleurs, seront radicalement guéries, grâce au précieux concours d'un jupon aussi chaud, aussi léger, aussi peu embarrassant ! En voici, du reste, la description fidèle : il est établi en tissu satinette, cachemire de laine ou cachemire de coton; le duvet, placé entre deux étoffes, reste ainsi fixé par des rangs de piqûres formant un dessin quelconque; monté sur une ceinture plate devant, il se ferme au moyen d'une coulisse qui laisse toutes les fesses derrière.

Cette explication suffit pour faire comprendre les avantages que nous offre le *jupon duvet*, et l'on peut ainsi se rendre un compte exact du bien-être apporté dans la toilette féminine par l'heureuse innovation de M. de Plument. Toutes les femmes lui auront voté avant peu des remerciements, et si sa maison en était encore à avoir besoin d'un succès pour se faire reconnaître, on pourrait affirmer qu'elle en possède les éléments par l'application du *jupon duvet*.

## SPÉCIALITÉS

La maison VIOLET, dans sa spécialité, est un point de mire des plus précieux pour qui tient à entrer dans les plus petits détails de cette élégance parisienne qu'on nous envie partout et qu'on s'efforce de copier. Il faut dire aussi que le *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel) est le rendez-vous non seulement des fervents adeptes acquis aux secrets de la célèbre boîte de Jouvence, mais aussi de tous les gens de goût que compte le *high-life*.

A ceux-ci j'indiquerai des nouveautés qui ne peuvent manquer de leur plaire. Ce sont d'abord des glaces à main (applique et à cheval) en bronze artistique, genre Renaissance. Nous en avons vu une, notamment, qui représente les sept péchés capitaux, au moyen de groupes d'animaux admirablement ciselés.

Plus loin, voici de magnifiques caves à odeurs, — véritables objets d'art, — à panneaux bizeautés, or et platine, avec les plus jolis flacons du monde, aussi précieux par eux-mêmes que par leur contenu. Rappelons, en terminant, que les parfums à la mode sont : la *Brise de violettes*, arôme d'une délicatesse parfaite, vrai parfum de femme; le *Ylang-Ylang* pour les hommes; le *Gardenia* et le *Medina Cœli*. L'avantage inappréciable des parfums de la maison VIOLET consiste, outre leur suavité exquise, en ce qu'ils conservent toujours la pureté de leur arôme.

M. D'A.

## NOTRE GRANDE PRIME

Nous prévenons nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et C<sup>ie</sup>, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 fr., emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et C<sup>ie</sup> à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 francs, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de femme. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soulacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. et FILS.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-gérants.